



VANITES



VANITES (/VANITES) - MODE (/VANITES/MODE)

MIS À JOUR LE 09/05/2014 À 16:16 | PUBLIÉ LE 07/05/2014 À 16:04

L'histoire Charles James, le roi maudit de la couture

En France, le nom de Charles James ne disait rien à personne jusqu'à ce que le Metropolitan Museum à New York le mette à l'honneur pour sa nouvelle exposition. Alors que nous venons juste d'apprendre que la licence de la marque venait d'être reprise par le célèbre producteur

Hommage à la célèbre photo prise par Cecil Beaton (1948) de mannequins habillés par Charles James, les mannequins Dior shootés par Jean-Baptiste Mondino

PHOTO JEAN-BAPTISTE MONDINO

Harvey Weinstein et sa femme, Vanity Fair fait la lumière sur ce maniaque de l'élégance qu'a fréquenté l'écrivain JACQUELINE DEMORNEX. Elle livre ici ses souvenirs.

Huit femmes en somptueuse robe du soir... L'image de 1948 est si belle qu'on ne retient que le nom du photographe, Cecil Beaton. Mais qui a créé ces tenues de rêve ? Qui a maîtrisé ce déferlement de satin, de soie et de faille, ce jeu sans mièvrerie de couleurs tendres et glacées ? L'immense [Charles James](http://www.vanityfair.fr/vanites/mode/diaporama/citations-des-grands-de-la-mode/4648#citations-des-grands-de-la-mode-37) (<http://www.vanityfair.fr/vanites/mode/diaporama/citations-des-grands-de-la-mode/4648#citations-des-grands-de-la-mode-37>). Quand je le rencontre à New York, au milieu des années 1970, le couturier vit à l'hôtel Chelsea. On y croise des musiciens, des photographes, une romancière anglaise, le directeur artistique du magazine Interview, des chanteurs de rock... Le lieu, assez glauque, n'est pas incompatible avec la vie d'artiste. Loin de là.

Je savais que James allait sur ses 70 ans, mais l'homme qui m'ouvre en paraît 15 de moins. Les cheveux noirs comme le jais, les sourcils épais, charbonneux, il porte une chemise rouge et un pantalon en cuir glissé dans ses bottes. On le sent fragile. Sa démarche, par moments, hésite. Sa chambre est un capharnaüm qui exhale une odeur de pâtée pas fraîche et de désinfectant. Il cohabite avec son vieux chien trop gras, Sputnik, dans un désordre surréaliste : maquettes de bijoux grises de poussière, flacons de parfum vides, cactus géant, violon ouvert sur un petit réveil arrêté, fouet en baleines suspendu au plafond... Et des piles de livres, des montagnes de dossiers, une tapisserie de photos...

De ces images émanent une force, un raffinement, une pureté qui neutralisent le désordre ambiant. Ce sont les créations de James du temps de sa splendeur, portées par les plus beaux mannequins et photographiées par les plus grands noms pour Vogue et Harper's Bazaar. Quel tsunami a ravagé son univers pour qu'il n'en subsiste plus que ces vestiges ? Ma curiosité se double d'une ambition. Je suis alors des cours de vidéo dans le quartier de SoHo et je dois réaliser un film. Le mystérieux Charles James serait un sujet idéal. Il accepta.

POÉSIE DE L'INGÉNIEUR

Il est né en 1906, dans le Surrey. Son père, un militaire britannique, a épousé l'héritière d'une très bonne famille de Chicago. Charles fait ses études en Angleterre, mais doit assez vite quitter la prestigieuse Harrow School à cause d'une « escapade sexuelle ». Il a eu le temps de s'y faire des amis à vie : le futur romancier Evelyn Waugh, Francis Rose, qui deviendra peintre, et surtout Cecil Beaton. Après un détour par Bordeaux et de brèves études de musique, il se retrouve à Chicago avec sa famille. Au lieu de se lancer dans une profession « acceptable », il ouvre une boutique de chapeaux. Un fils modiste ? Son père ne décolère pas. Pour le calmer, Charles emprunte le nom d'un camarade d'école : Charles Boucheron. Les amies de sa mère sont ses premières clientes.

« VOUS N'AIMIEZ PAS VOTRE PÈRE ? »

– Il m'appelait “la tantouze”. Le jour de sa mort, j'ai dessiné cette série de dessins érotiques », répond-il en désignant une demi-douzaine de phallus, tracés à grands traits noirs agressifs comme si le fusain avait craché sa rage. Le récit de sa vie ressemble à sa chambre ; il y a trop de tout. Trop d'adresses successives, trop de villes différentes

(Chicago, New York, Londres, Paris, New York à nouveau) et jamais l'ancrage d'une maison de couture durable. Ni de domicile fixe. Il préférerait l'hôtel : le Lancaster à Paris, le Sherry-Netherland ou le Delmonico à New York. Et enfin le Chelsea.

Aujourd'hui, avec la distance, Charles James apparaît non seulement comme « le couturier des couturiers », mais comme un artiste aux multiples facettes. Il aurait pu être sculpteur, ingénieur, architecte, musicien, écrivain, et tous ces possibles ont coloré sa création. Dès les années 1930, alors que la mode est au flou, il propose un paletot du soir (1938), en fait une merveilleuse doudoune en satin ivoire, un coquillage nacré que Dalí décrit comme « la première sculpture molle ». Ce Satin Coat est désormais l'un des bijoux du Victoria and Albert Museum à Londres. Il pourrait être porté tel quel en 2014, comme bien des vêtements de James.

Dans les années 1940 et 1950, ses somptueuses robes pétale, trèfle à quatre feuilles, sirène, diamant, papillon et ballon modèlent les corps. James répète souvent : « La haute couture permet aux femmes de retrouver une silhouette que l'âge leur a fait perdre. » Ou, plus aimable : « Dans mes robes, elles découvrent des formes qu'elles ne savaient pas posséder. » En réalité, il met au point une structure corsetée invisible sous le flot de mousseline ou de satin qui la recouvre. « La mécanique des dessous orchestre et scénarise le dessus », écrit l'historien Georges Vigarello dans le catalogue de l'exposition, au musée des arts décoratifs, consacrée à la lingerie.

Si la robe est un poème, son élaboration demande des qualités d'ingénieur et d'architecte. La ligne et les proportions dépendent du poids du tissu, de sa texture et de la relation entre toutes ces données. Il travaille avec règle et compas, cherchant à chiffrer le rapport qui existe, chez une femme, entre les mensurations qui changent et celles qui sont immuables. Dommage qu'il n'ait pas connu l'informatique, cela l'aurait peut-être aidé à définir ce nombre d'or. Le métier de couturier, tel qu'il le pratiquait, était pour lui une forme d'écriture. Il voyait dans le vêtement une phrase bien construite, dont les éléments pouvaient être combinés de différentes manières. Son vocabulaire ne comportait pas plus de 200 unités de base, mais chacune lui demandait des centaines d'heures de mise au point. Ensuite, il élaborait des associations selon sa grammaire personnelle.

LA RELIGION DE LA MANCHE PARFAITE

Avec Christian Dior, qui déclarait que James l'avait toujours inspiré, il redonne aux femmes, après les années de guerre, une nouvelle féminité. Mais, dans son approche architecturale du vêtement, il est plus proche de Cristóbal Balenciaga qui lui aurait rendu le plus beau des hommages en décrétant : « Charles James n'est pas le plus grand couturier américain, c'est le plus grand couturier du monde. » Leurs vêtements de ville sont d'une rigueur janséniste. Pour preuve : en 1951, l'objectif de Richard Avedon exalte la perfection d'une manche en arc signée James ; pour Balenciaga, Bert Stern réussit de magnifiques gros plans d'une manche aux coutures circulaires (1964). Les deux couturiers ont la même religion de la manche parfaite. Des anecdotes comparables courent sur l'un et l'autre. Si une manche n'a pas l'heur de leur plaire, ils l'arrachent, tout simplement. Tant pis si la cliente repart sans manteau.

En 1954, à 46 ans et à la surprise générale, Charles James se marie. Sa femme, Nancy Lee Gregory, est une jeune héritière qui le soutiendra autant que faire se peut. Ils vivent au Sherry-Netherland et ont deux enfants, un garçon, Charles Jr., et une fille, Louise. Cette expérience familiale lui inspire des créations inattendues. Il propose des modèles pour

femme enceinte puis, en 1956, présente sa première collection pour enfants, des pièces confortables et raffinées qui vont de la cape à la barboteuse. Grace de Monaco en commande dix-huit pour sa fille Caroline.

Les années 1950 pourraient être titrées Splendeur et misère de Charles James. Les journalistes de mode lui décernent deux Coty Awards : l'un « pour sa maîtrise de la couleur et son art du drapé », l'autre pour « la nouvelle vitalité qu'il a donnée à l'industrie de la mode grâce à ses magnifiques manteaux en prêt-à-porter ». Ses clientes comptent parmi les plus élégantes – Millicent Rogers, par exemple, l'héritière de la Standard Oil. James aimait commenter une photo où on la voit de dos, les bras levés, dans une robe longue en velours noir, avec un pan drapé noué sur les reins, de couleur havane. « C'est elle qui en a eu l'idée », précisait-il. Artiste elle-même (elle crée ses propres bijoux), cette blonde à la beauté diaphane considérait les vêtements de James comme des œuvres d'art. Elle a d'ailleurs fait don de sa garde-robe au Brooklyn Museum, qui a pu ainsi organiser l'exposition historique de 1980, « The genius of Charles James ».

Les vêtements du créateur coûtent une fortune mais ne l'enrichissent pas. Une robe lui demande huit essayages. Quand il a réglé les tissus, toujours luxueux, évalué le temps passé à faire, défaire, refaire, il ne lui reste que 500 dollars de bénéfice. Afin de promouvoir et contrôler l'usage de son nom et de ses idées, qu'il veut rentabiliser en les vendant à des fabricants, il crée une structure : Charles James Services Inc. Sur l'étiquette du vêtement doit figurer « shaped by Charles James ». Attention : « shaped » (façonné) et non « designed » (conçu), trop proche de « designer », une corporation qu'il exècre. Ce sont les designers qui le copient (mal) et inondent le marché de créations banales, forcément soutenues par les magazines puisqu'ils sont annonceurs.

Entre 1949 et 1959, il fonde six sociétés, toutes destinées à exploiter ses activités en dehors de la haute couture. Mais il ne possède aucun talent de gestionnaire, et tout se termine en procès. Ainsi, il s'était engagé à fournir à Samuel Winston, un fabricant, 30 « designs » par an. Comme à son habitude, il n'en a cure et ne livre pas la quantité prévue. Winston l'attaque pour rupture de contrat. Lui contre-attaque en accusant Winston d'avoir exploité ses dessins en les créditant « Samuel Winston by Roxane », une collaboratrice de la maison. Après dix-huit mois de procédures, James finit par l'emporter, mais les frais d'avocat et les retards d'impôts ne lui laissent rien. Il est ruiné. Il a ruiné sa femme. Ils se séparent en 1961.

En 1964, il se retire à l'hôtel Chelsea. À la fin de la décennie, lorsqu'Antonio Lopez se propose de dessiner ses robes, James accepte avec joie. Il admire l'immense talent de l'illustrateur portoricain, qui lui semble digne de traduire le sien. Les séances ont lieu la nuit, dans sa chambre. Le photographe du New York Times, Bill Cunningham, se souvient : « James pensait que rien d'intéressant ne pouvait avoir lieu avant 2 heures du matin. Antonio et son ami Juan n'y voyaient pas d'inconvénient : on travaillait de 2 à 5 heures du matin. Il y avait là des garçons ou des filles, des étudiants souvent, qui pouvaient servir de modèles. Parfois, James passait l'un de ses vêtements. Pas du tout comme un travesti, non, seulement pour expliquer un geste ou un détail, l'importance d'une couture, par exemple, pour qu'Antonio dessine juste. Il arrivait qu'une robe tombe mal sur une femme un peu trop en chair. Une nuit, voyant Charles James excédé par les rondeurs du modèle, Antonio prétend qu'il veut un café, sort et remonte avec un jeune homme brun, mince comme un fil, qu'il a recruté dans la rue. Sur ses hanches, la robe glissait et tombait comme il fallait. Pendant toute la séance, on ne mangeait pas. On ne buvait pas. On écoutait. »

L'OUBLI DE DIANA VREELAND

Dans les années 1970, James (<http://www.vanityfair.fr/vanites/le-monde-de-VF/articles/harvey-weinstein-ressuscite-la-maison-charles-james/14000>) jouit d'un statut particulier. La haute couture n'est plus dans l'air du temps, il est oublié par ses contemporains, mais les jeunes le considèrent comme un dieu vivant. Nova, le magazine anglais le plus créatif du moment, consacre six pages à sa gloire en juillet 1974. Certains étudiants suivent les cours qu'il donne au Chelsea, dans une chambre voisine de la sienne, transformée en studio. Il crée une garde-robe pour Elizabeth de Cuevas, la fille d'une Rockefeller et de George de Cuevas, des Ballets du marquis de Cuevas, dont il dit – compliment ultime ! – qu'elle a des hanches de garçon. Ses élèves suivent donc, concrètement, l'évolution d'un vêtement.

Les visites au Chelsea pouvaient être très agréables. Les bons jours, Charles oubliait ses longues diatribes contre les designers et montrait un vrai sens de la formule. Par exemple : « Entre faire l'amour à 365 femmes différentes et à la même pendant une année, la lassitude est plus sûre dans le premier cas où on ne remarque que ce que les femmes ont en commun, alors qu'en étant fidèle, les variations sont infinies. » Puis sans transition, il pouvait enchaîner : « Savez-vous qu'Untel [un nom connu] est nécrophile ? » Bravement, je rétorquai : « Nécrophile-homo ou nécrophile-hétéro ? » La plupart du temps, pour me donner une contenance, je lançais d'un air blasé : « Oh, vous savez, c'est classique. ? » Une fois, alors qu'il évoquait un ami qui avait marié sa maîtresse à l'un de ses amants et que j'allais de mon habituel « oh, c'est classique », excédé, il me cloua le bec d'un : « C'est peut-être classique, mais c'est démodé ! »

Il parlait un français précis. Évidemment, comtesses et duchesses donnaient lieu à d'interminables généalogies où se télescopaient les personnages de La Recherche et leurs modèles, qu'il avait connus. Je lui offris les souvenirs de Céleste Albaret (Monsieur Proust), qui venait de paraître en poche. Il les lut en une nuit. Le lendemain, il était triste. « Je voyais souvent ces gens-là. Ils sont tous morts. J'ai passé la nuit entouré de fantômes. »

Un jour, Juan et Antonio nous invitent à déjeuner chez Serendipity avec l'agent japonais d'Antonio. Charles était très élégant : chemise noire, cravate en satin rouge, chapeau à large bord et écharpe en mohair. Il était question d'exposer les dessins d'Antonio, d'éditer les bijoux de James, etc. On devait se revoir le lendemain soir. Puis plus rien. Il ne comprenait pas. On l'invite dans un bon restaurant, on lui fait miroiter des projets et on le laisse tomber. L'oubli le plus cruel fut commis par Diana Vreeland, l'ancienne toute-puissante rédactrice en chef de Vogue devenue consultante pour l'institut du vêtement au Metropolitan Museum of Art. Dans son exposition « Dix femmes de style », elle a reconstitué la garde-robe de dix Américaines qui faisaient régulièrement partie du palmarès des « 10 best dressed women » de l'année. En général, sur les dix, quatre étaient clientes de James mais, au Met, il n'y avait pas une seule robe de lui. Pas même dans la garde-robe de Millicent Rogers, élégante parmi les élégantes, le plus souvent grâce à lui. Cette exclusion injuste le blesse profondément. D'autant plus que, du vivant de la *socialite*, jamais on n'aurait osé le « supprimer » ainsi. Diana Vreeland appréciait pourtant son talent, mais elle déplorait qu'il privilégie ses créations au détriment des femmes à qui elles étaient destinées. « Charles James préfère travailler et retravailler une belle robe commandée pour une soirée plutôt que de la voir portée à cette même soirée », regrettait-elle. Elle savait très bien que James disait qu'elle servait de pont entre la haute couture parisienne et l'industrie de la mode américaine en rapportant de Paris ce qui ferait la fortune de la septième avenue

(le quartier de la confection à Manhattan), contribuant ainsi à un système que James abhorrait. Il s'était aussi brouillé avec le couturier Halston – « il me doit tout », gémissait-il. Pourtant, ce dernier lui avait organisé une exposition à l'Electric Circus, une boîte disco où les créations de James resplendissaient dans une lumière psychédélique. Mais la collaboration entre les deux hommes se termina par les accusations habituelles : Halston l'avait copié sans le citer, James avait volé sa « jupe en huit ».

L'exposition « Fashion as Fantasy » a marqué le monde de la mode et de l'art en 1975. Roberto Polo, alors responsable de la galerie Rizzoli, avait demandé à des couturiers et des artistes de réagir à ce thème en réalisant une œuvre spécialement pour l'événement. Pour l'occasion, il avait proposé à Charles James de rééditer son sofa des années 1950, créé pour la célèbre collectionneuse et mécène Dominique de Ménénil. En forme de lèvres sinueuses, il rappelait le canapé Mae West de Dalí. Mais celui de James était séparable en son milieu, ce qui donnait deux sièges qu'on pouvait rapprocher ou éloigner.

Le 3 décembre 1975, 1 300 personnes se bousculent au vernissage. Les cottes de maille de Paco Rabanne montent la garde en vitrine, sur la cinquième avenue. Les mannequins de Karl Lagerfeld se voient de loin. Installés dans une ravissante alcôve XVIIIe siècle, ils sont bien les seuls à disposer d'un peu d'espace. Yves Saint Laurent a encadré ses robes Mondrian sur fond violet tels de grands tableaux violents. Quant à Andy Warhol, il expose ses « multiples » faits de pièces rapportées : une manche de Saint Laurent, une jupe de Halston, un col d'un autre encore. Debout, à l'entrée, je questionne les invités : « Que pensez-vous de Charles James ? » La plupart ignorent même son nom : « Qui ? » Une réaction pas très différente de celle qu'on obtiendrait dans un cocktail aujourd'hui. Une seule personne me répondit : « Charles James ? Mais c'est un génie ! » Je le remerciai. Il venait de fournir le pré-général de mon film.

Si le génie était absent, les invités se retournaient sur Nina, le mannequin portoricain, amie d'Antonio, qui se promenait dans la foule vêtue du fabuleux Satin Coat. Il y avait aussi, bien en vue, le sofa enfin terminé, et c'est en le regardant que l'idée s'imposa. Ce siège, conçu pour le confort de la conversation, n'était-il pas idéal pour accueillir une interview ? Notre entretien devait être filmé sur son sofa. Je nous voyais déjà côte à côte, moi tendant mon micro à un Charles James bienveillant et disert. Je rêvais.

DÉTOURNEMENT DE SOFA

En attendant le jour de l'interview, fixé au 7 janvier 1976, je continuais mes visites au Chelsea. Les conversations ne changeaient guère : un mélange de précisions techniques et de vacheries mondaines. Après Diana Vreeland, Halston, au tour d'Yves Saint Laurent, qui, disait-il, se droguait, mais juste assez pour garder la force de le copier. Il lui avait « pris » sa robe trapèze. Il travaillait pour les Folies Bergère et les coiffeurs. Ce qu'il faisait était facile, vulgaire, décoratif. Seule Madeleine Vionnet trouvait grâce à ses yeux, mais elle prenait de l'éther. Et lui, que consommait-il ? Un soir, il me fit peur. Nous étions quatre en comptant un journaliste du Village Voice et Homer Layne, l'assistant de James, d'une discrétion si totale que j'ai oublié de le mentionner jusqu'ici. Blond, le visage rond, ce fils d'un fermier du Milwaukee tenait les archives en ordre, tout en étant capable d'exécuter le plus élaboré des croquis. La chambre, trop encombrée, ne pouvant tous nous recevoir, nous nous étions réfugiés dans l'atelier voisin. Sur la haute table de coupeur, j'étais notre dîner : saumon fumé, foie haché, purée d'aubergine et vin français. Un projecteur braquait sur nous sa lumière de mirador. Suspendues au plafond, des silhouettes en papier blanc tremblaient dans l'air chaud, au-dessus d'un radiateur : des projets de robes

ou leurs fantômes ? Charles était tendu. Agressif envers moi, pour la première fois. Insultant Homer, qui ne répondait rien. Sa voix montait dans les aigus, explosait comme un moteur avant la panne. Devenait-il fou ? Je suppose qu'il avait pris des amphétamines. J'avais l'impression de dîner entre Dr. Jekyll et Mr. Hyde.

7 janvier 1976. C'est le jour J. Je prie pour qu'il ne s'embarque pas dans un arbre généalogique ni dans des explications techniques trop compliquées. Mon journal, le soir même : « Ouf ! C'est fini. Tout s'est passé le mieux possible et en même temps horriblement. » L'équipe n'y croyait pas. Pour ces jeunes, Charles James n'était qu'un vieux monsieur. L'éclairage brutal l'enlaidissait, le vieillissait, il le sentait, ça l'agaçait. Mes questions étaient trop longues, dans un anglais exécrable (le trac). La robe qu'il m'avait prêtée me serrait la poitrine, les manches courtes laissaient voir mes bras trop blancs. J'étais face à Charles James, sur un canapé Charles James, habillée par Charles James, mais je ne me sentais pas plus élégante qu'une vendeuse en uniforme de satinette noire un peu râpée. Je me reproche de lui avoir imposé ce qu'il détestait le plus au monde : un travail d'amateur. À ses yeux, j'étais une piètre vidéaste et mes camarades de classe, une bande d'ignares. Pourtant, ce qui provoqua le drame ne fut pas la séance filmée, mais le sofa. Un camion était passé le prendre chez Rizzoli, c'était là que j'avais demandé qu'on le rapporte. Or, Roberto Polo, qui en était le propriétaire désormais, voulait qu'on le livre chez lui. Charles James s'y opposait (« il ne m'a pas donné tout l'argent promis ! »). Mais Polo attendait le camion devant la librairie et l'a dirigé vers son domicile. Étais-je complice d'un détournement de sofa ?

Je reprends mon journal en juin, pour signaler que j'ai envoyé à Charles James une lettre de rupture. Pendant mes vacances en France, la vidéo a été effacée, la bande devant être réutilisée l'année suivante par les nouveaux élèves. Les photos prises lors de notre interview sur le sofa sont surexposées, illisibles. D'autres clichés ont moisî dans ma cave à Paris. Je ne retrouve plus les cassettes de nos entretiens. Heureusement que j'avais pris des notes tout au long de cette aventure. Scripta manent.

Charles James est mort deux ans plus tard. Homer, devenu son légataire universel, m'a raconté sa fin. Une broncho-pneumonie avait aggravé ses problèmes de reins et de diabète mais impossible de le convaincre d'aller à l'hôpital. Il n'avait pas payé son loyer depuis des mois et craignait, s'il quittait l'hôtel, de ne pouvoir y revenir. « Un matin, se souvient Homer, je l'appelle, pas de réponse. J'arrive aussi vite que possible : il était en train de mourir. » Une mort passée inaperçue. Le 23 septembre 1978, le New York Times était en grève.

« Charles James : Beyond Fashion » au Metropolitan Museum of Art, New York, du 8 mai au 10 août 2014.

